

LES ODEURS DE L'EXISTENCE DE CHARLES NOKAN OU LA POETIQUE DE LA DUALITE EXISTENTIELLE

Douadélet Camus Mécasson,
Université Péléforo Gon Coulibaly (Côte d'Ivoire),
mecassonc@gmail.com

RÉSUMÉ

Les odeurs de l'existence de Ch. Nokan est un prétexte poétique pour véhiculer une philosophie. L'auteur, dans sa quête de liberté et de bonheur pour ses semblables, les invite à la lutte pour profiter des bienfaits de l'existence. Il sensibilise, pour ce faire, à la nature de l'existence qui est une dualité, une succession d'imprévisions auxquelles l'homme doit s'attendre. Il procède, surtout, à la thérapie cognitive pour libérer l'homme de la thanatophobie, psychopathologie qui le ronge et l'empêche d'engager le combat de l'affranchissement et de l'épanouissement. La prosodie, le lexique, les images, les rythmes et toutes les autres ressources linguistiques et poétiques sont ainsi mobilisés au service de la mise en évidence de la dualité existentielle.

MOTS-CLÉS :

dualité-la mort-bonheur-existence-lutte.

ABSTRACT

The smell of existence by Charles Nokan is a poetic pretext for conveying a philosophy. The author, in his quest for freedom and happiness for his fellow men, invites them to the struggle to enjoy the benefits of existence. In order to do so, he raises awareness of the nature of existence which is a duality, a succession of impressions which man must expect. He proceeds, above all, to cognitive therapy to liberate human be from thanatophopy, a psychological pathology which eats away at him and prevents him from engaging in the fight for emancipation and fulfillment. Prosody, lexicom, images, rhytms and all the poetic resources are thus mobilised and put at the serviceof the highlighting of existential duality.

KEYWORDS :

duality-death-happiness, existence, struggle.

INTRODUCTION

Écriture spécifique, au carrefour de l'intime et l'universel, la poésie est généralement connue pour être une harmonieuse combinaison de sons, de rythmes et de sens : une quête du beau. Cependant, dans toutes les aires et à toutes les ères marquées par les « affres de l'existence », où l'homme est en proie aux difficultés de tous ordres, la poésie est bien plus qu'un art d'épanchement. Elle se double de l'expression d'un besoin qu'éprouve l'être humain d'extérioriser ce qu'il ressent face à lui-même et face au monde. Nokan Z. G. dira, à cet effet, que « la substance d'un poème ne réside pas que dans la musique des mots, le rythme, la profusion d'images. Elle est aussi dans les idées exprimées, l'idéologie, la beauté de son contenu, c'est-à-dire la positivité de celui-ci. » (1989 : 7). Elle se mue, pour l'écrivain, tantôt en une arme de combat pour remonter l'abysse dans laquelle le plongent les vicissitudes indicibles, tantôt en un canal qui véhicule sa conception, sa lecture de la vie. La poésie devient, dans le dernier cas, la toile de fond de toute une philosophie que l'homme de Lettres entend partager avec ses contemporains, voire avec l'humanité entière. C'est sous ce casque que l'art d'Orphée se substitue en un moyen d'engagement qui peut être multidimensionnel. Telle est la mission que l'Ivoirien Ch. Nokan assigne à sa poésie. Plus d'un demi-siècle durant, l'homme a érigé sa plume en une véritable dague orientée contre l'oppression et l'inégalité d'où qu'elles proviennent et quelles que soient leurs formes. Dans le même registre de poésie engagée et à relent philosophique, s'inscrit *Les odeurs de l'existence*, œuvre poétique parue chez les Classiques Ivoiriens en 2014 et qui apparaît comme un testament, un résumé de la vie. L'auteur semble y conclure l'existence humaine comme une dualité qu'il faut faire plier en sa faveur. La dualité existentielle est ainsi le thème central du discours poétique. Elle s'entend comme la coexistence de deux réalités de natures différentes, voire opposées, mais impossibles à séparer, du fait de leur relation étroite et leur subsidiarité. Il en est ainsi du bien et le mal, de la vie et la mort, du corps et l'âme, du sujet et l'objet, du concret et l'abstrait qui sont généralement compris, l'un dans son opposition à l'autre, non toujours dans le sens de l'exclusion antinomique, mais, souvent, dans l'ordre d'une complémentarité siamoise. Fortement présente dans la philosophie métaphysique et la religion, elle sert à donner explication à des phénomènes difficilement cernables par le matériel. Tel est notre angle de décryptage qui se propose de montrer que Ch. Nokan entend faire prendre conscience, à l'être humain, de la nature intrinsèquement dualiste de l'existence afin que celui-ci mobilise toutes les ressources appropriées pour l'aborder conséquemment.

L'analyse s'articulera simultanément autour des interrogations suivantes : que revêt la notion de dualité ? Quelles sont les manifestations poétiques de la dualité dans *Les odeurs de l'existence* ? Quels liens établir entre la poétique dualiste et la philosophie marxiste et matérialiste de Ch. Nokan ?

A la lumière de la poétique et de la méthode matérialiste dialectique, sera dénouée l'aporie. La poétique interviendra dans ce protocole méthodologique sous sa facette qui s'intéresse à la versification, à la métrique, à la rime, à la rythmique et à la prosodie qui demeurent bien indispensables dans l'analyse d'un texte poétique. La poétique, comme l'affirmait J. Cohen (2009), est la science qui a pour objet la poésie.

Il s'agira, premièrement, de montrer le caractère dualiste de la prosodie utilisée par l'auteur ; deuxièmement, de faire remarquer l'harmonie qui se dégage de la contiguïté des contraires et, enfin, troisièmement, de rapprocher la dualité poétique de la philosophie du militant marxiste.

1. UNE PROSODIE DUALISTE

La prosodie se rapporte, d'une part, aux règles de la quantité en Grec et en latin et, de l'autre, à celles de la versification en toutes langues. Elle prend également en compte la forme, la présentation matérielle qui est un critère important en poésie, même si elle ne renferme pas toute la poéticité d'un discours. La poésie écrite, au départ, s'identifiait, à première vue, par sa forme, mieux, sa typographie, et répondait à des règles très strictes de composition comme le nombre de syllabes par vers, le nombre de vers par strophe, la qualité, la combinaison et le genre des rimes, le nombre et la structure des strophes et la présence ou non d'un refrain. Cependant, le siècle hugolien et le XXème siècle, dominé, en poésie, par le règne des surréalistes, ont, dans leur revendication de liberté, inventé des formes moins codifiées prenant des apparences diverses. Ch. Nokan, poète proche de la Négritude, marxiste d'obédience, apparente sa poésie au Surréalisme qui est, au demeurant, l'une des faces artistiques du marxisme. Et cela, du que fait le Marxisme et le Surréalisme luttent pour la même cause, se sentant investis d'une mission sacerdotale : celle de bouleverser l'ordre imposé et établir la liberté. À ce propos, André Breton écrit en 1935 « « Transformer le monde », a dit Marx ; « changer la vie », a dit Rimbaud ; ces deux mots d'ordre, pour nous, n'en font qu'un ». Cette poésie négritudienne et surréaliste est, évidemment, marquée par une grande liberté remettant en cause la concordance entre la syntaxe et la métrique, propriété de l'ancien ordre caractérisé par le règne des règles jugées arbitraires et contraignantes. Elle est généralement désignée par «vers libre» et transgresse certains principes, notamment, par l'assouplissement de la rime, l'utilisation de jeux mélodiques, la prédominance du vers impair, le refus de l'alternance classique des rimes féminines et masculines, la modification des coupes traditionnelles. Il est donc de toute logique que la poésie négro-africaine, réaction artistique et cri face à l'oppression, souscrive à cette écriture revendiquant la liberté. La priorité y est accordée au rythme, à la musique, aux mots, aux images et aux symboles. Tout comme le poème en prose qui lui est historiquement antérieur, le poème en vers libre témoigne du désir de se libérer de l'étau de la versification

par une métrique moins autoritaire. Parlant justement du vers libre, L. Campa disait qu'il « a permis aux poètes de créer leurs propres cadences : affranchi du décompte syllabique, il ne connaît ni césure, ni hiatus, ni diérèse, et fonde essentiellement son rythme sur les accents toniques, qu'il combine de manière à produire des cadences marquées. » (1998 : 55). Cette innovation poétique apparaît comme la parole humaine rythmée, l'expression artistique de la liberté que quêtent tant marxistes, surréalistes et négritudiens.

Les odeurs de l'existence reste dans la même dynamique scripturaire de l'auteur en tant qu'elle ne correspond à aucune des formes poétiques fixes traditionnellement connues. Au demeurant, le poète offre de lire un florilège de paroles au long cours étendu sur quarante-quatre pages sans interruption. Ce poème-fleuve se rapproche du style de l'oralité que revendiquent des auteurs comme P. Titinga, B. Zadi Zaourou, J. M. Adiaffi.

La₁/ vie₂/pos₃/sè₄/de une₅
mé₁/lo₂/die₃/ pure₄,
les₁/ ryth₂/mes₃/ de₄/tam₅/bours₆,
la₁ chan₂son₃ de₄ la₅
ri₁/viè₂/re₃/ les₄/ chants₅/de₆/s oi₇/seaux₈/ font₉/ dan₁₀/ser₁₁
su₁/per₂/be₃/ment₄/ les₅
per₁/son₂/ne₃/s et₄/ les₅/choses₆.
Des₁/ flû₂/tes₃/ ca₄/ressent
l'ouïe₁.
Sou₁/dain₂/la₃/tris₄/tesse₅
sai₁/sit₂/le₃/timbre₄
de₁/ l'es₂pace₃,
et₁/ tout₂/ se₃ me₄t à₅
pleu₁rer₂.

L'extrait-ci, illustration de la typographie de l'œuvre, présente des lignes de nombres très variés de syllabes. Mètres pairs et mètres impairs, mètres simples et mètres composés font bon ménage et confèrent un équilibre au texte. Certaines lignes vont jusqu'à onze syllabes tandis que d'autres se limitent à une seule. Il serait même bien difficile de décrire la disposition en terme de vers car seulement trois majuscules sont perceptibles sur quatorze (14) lignes poétiques. Le vers se définit, pourtant, comme une suite de mots rythmés selon la quantité, l'accentuation, le nombre des syllabes ou le retour de la rime. Il se caractérise syntaxiquement par la majuscule en son initial. Dans le cas de ce texte, l'on parlerait, à tout le moins, de trois phrases inégalement réparties sur quatorze lignes. Autant affirmer que la page de présentation informe déjà

le lecteur de la rupture qu'opère l'auteur avec toutes les formes fixes qui représentent une entrave à la liberté d'expression. Il a opté pour l'intégration de toutes les formes, en utilisant chacune en fonction du besoin. Le retour perpétuel à la mètre de départ est respecté mais sans un nombre défini de syllabes dans les vers. La dualité, en tant qu'intégration dynamique des faits de natures opposées, est déjà exprimée ainsi. En sus, le verset est plus libre et permet le dégagement de tous les émois.

Le choix prosodique des mètres simples vise, en outre, une fonction beaucoup plus mnémotechnique. Le poète, porteur d'un message philosophique et engagé, aide la mémoire de ses lecteurs par des procédés d'association mentale. Des vers trop longs aux tournures alambiquées constitueraient une véritable entrave à la délectation et à l'intellection du discours. Certains lecteurs récusent même des discours qui imposent un lourd travail de décryptage. Par la souplesse des idées bien encadrées par des vers, Ch. Nokan réussit à satisfaire un grand nombre de lecteurs. Les idées sont, ensuite, bien séparées en versets ; cela favorise leur rétention. Il y a, surtout, ces brèves pauses en fin de versets, qui permettent à la mémoire de l'auditeur d'emmagasiner et classer les premières idées avant de recevoir les suivantes. Ces pauses entre les versets deviennent, enfin, une attente qui rythme le discours et intensifie le plaisir d'audition. La poésie de Nokan est une poésie centrée plus sur les idées que sur le chant. La vocation utilitaire de l'art y domine, avec pour objectif premier de véhiculer un message.

Comme affirmé ci-dessus, l'auteur, à cette étape, reste encore fidèle à son registre proche de l'oralité, de la Négritude, du Surréalisme et du Communisme. La page 53 apparaît, cependant, comme une rupture interne qui désabuse le lecteur.

Le₁/ si₂/len₃/ce₄/ s'em₅/pa₆/re₇/ de₈/ son₉/ cœur₁₀.
 Pour₁/ les₂/ tré₃/pas₄/sés₅/ il₆/ n'y a₇/ donc₈/ point₉/ d'heure₁₀.
 Vingt₁/ ou₂/ cen₃/t ans₄
 De₁/s hommes₂
 Un₁/ seul₂/ ins₃/tant₄
 Les₁/ gomme₂
 Les₁/ gens₂/ ne₃/ dis₄/pa₅/rais₆/sent₇/ pa₈/s en₉/tiè₁₀/re₁₁/ment₁₂.
 Un₁/ jour₂/ ils₃/ s'é₄/miet₅/tent₆/ in₇/vo₈/lon₉/tai₁₀/re₁₁/ment₁₂
 Et₁/ de₂/meurent₃
 Dans₁/ la₂/ terre₃
 Mais₁/ les₂/ hu₃/mains₄/ pen₅/sent₆/ que₇/ tout₈/ ce₉/la₁₀/ se₁₁/ voit₁₂
 Quand₁/ le₂/ grand₃/ vent₄/ a₅/ de₆/ la₇/ vie₈/ souf₉/flé₁₀/ la₁₁/ voix₁₂.
 Peu₁/ de₂/ temp₃/s a₄/près₅/ sa₆/ sor₇/tie₈
 Du₁/ ven₂/tre en₃/do₄/lo₅/ri₆/ de₇/ sa₈/ mère₉,

L'en₁/fant₂/ sent₃/ les₄/ dents₅/ de₆/ l'or₇/tie₈.

Vers₁/ sa₂/ fin₃/, sa₄/ voix₅/ se₆/ fai₇/t a₈/mère₉.

Subitement, Nokan fait intervenir des vers isosyllabiques dans son texte. Les deux premiers de cet extrait sont des décasyllabes. Ils sont suivis d'une alternance de tétrasyllabes et de dissyllabes qui donnent la formule 4/2/4/2. Quatre alexandrins suivront, équitablement séparés par deux trisyllabes. Et le quatrain final est une alternance d'octosyllabes et d'ennéasyllabes. A ce niveau, la métrique est respectée avec une disposition particulière faisant un effet précis. Les rimes sont également visibles avec /œr/ et /œr/ pour les decasyllabes. Le quatrain qui suit offre des rimes croisées /tã/ / /ɔm/ //tã/ /ɔm/. Et le quatrain final reprend la même combinaison croisée avec /rti/ / /mœr/ / /rti/ / /mœr/. Il s'en dégage déjà une harmonie des alternances qui enrichit la musicalité du texte. Les rimes /mã/ / /mã/ et /vw/ / /vw/ résultant des alexandrins ne sont pas, non plus, négligeables.

Autant conclure que le poète fait cohabiter vers libres et vers fixes dans le même tissu textuel. Reconnu pour être un adepte de la poésie libre, Nokan surprend le lectorat par le calcul métrique qui prend corps dans sa poésie. Justifiant cette liberté à la limite de la fantaisie dans la poésie, D. Leuwers constate qu'

Il n'y a rien de systématique dans la versification moderne. Chaque poète choisit des techniques et les assemble comme il l'entend. L'un recourt au vers mesuré, mais il abandonne la rime ; l'autre utilise la rime, mais dans un vers libre. Il serait plus conforme à la réalité de parler de « versifications modernes », au pluriel. (2001 : 121).

Rien n'est, cependant, fortuit et, surtout, pas dans l'écriture poétique de Ch. Nokan qui se veut fortement marquée par l'engagement. Cette prosodie est le reflet du projet ayant motivé la prise de plume pour l'écriture de du poème. Il s'agit de récuser la monotonie. Le contraste entre vers libres et vers fixes intègre ainsi la philosophie dualiste qui voudrait que la vie soit la somme des opposés pour mieux asseoir son équilibre. L'auteur fait ainsi appel à tous les courants de procédés prosodiques, même les plus contradictoires pour montrer son éclectisme, sa porosité à tous les souffles et aussi sa volonté de bâtir un monde à partir des contradictions constructives. En sus, ce procédé, à la limite de l'anti-générique, répond vraisemblablement à une approche d'enrichissement par la convocation successive d'éléments innovateurs, plutôt que de déconstruction effrénée et totale de l'armature du texte poétique. En d'autres termes, le style nokanien n'est pas un sabotage du texte de poésie mais, la réévaluation identitaire du genre pour s'adapter à la finalité sociale de l'écriture. Mieux, la coexistence des deux systèmes poétiques répond au prophétisme scripturaire de l'auteur. Sa poétique, en effet, basée sur la mort des canons esthétiques traditionnels au profit de la convergence des genres, est le symbole même de la philosophie communiste : la mutualisation des biens. Cela passe par la révolution populaire, le refus de la passivité face au système oppressif afin de « contribuer

ainsi à l'édification d'un État socialiste, puis communiste » (Nokan, 2006:18)

2. L'HARMONIE DES CONTRAIRES

Si la dualité est appréhensible dans la typographie du texte poétique comme coprésence d'options esthétiques historiquement et idéologiquement opposées, elle l'est davantage dans le lexique et la manipulation stylistique des lexèmes. Cela résulte d'un usage abondant des connecteurs d'opposition et d'alternance, de la négation, des figures de rhétorique d'opposition et du jeu opéré sur l'antonymie.

2.1. L'OPPOSITION ET LA NÉGATION : EXPRESSION DE LA PARITÉ

La dualité est, par principe, une opposition, nonobstant l'équilibre que celle-ci confère à son sujet et sa nécessité absolue. Le poète traduira, alors, l'opposition par l'emploi d'outils linguistiques y afférents. La conjonction de coordination d'opposition « mais » apparaît ainsi treize (13) fois dans son texte (pp. 22-26-28-29-37-41-45-47-49-53-53-62-62). A elles s'ajoutent trois (03) occurrences (pp. 31-36-59) de l'adverbe « cependant » qui a, lui aussi, une valeur invariablement oppositive, et celle de la préposition « malgré ». La locution conjonctive « pendant que », bien qu'expression de concomitance et, donc, du temps, porte, dans son contexte d'emploi ici, une valeur oppositive. Elle portera le nombre des termes à valeur oppositive à dix-huit pour quarante-quatre pages. Statistiquement, en terme de nombre de pages, le texte porte 40,90% de marques effectives d'opposition concourant à la structure logique du poème et, l'apparentant, de ce fait, à un texte argumentatif. Ainsi, Ch. Nokan confère à son discours poétique un caractère scientifique et didactique, comme s'il s'agissait d'argumenter, de démontrer ou d'informer. Mieux, le coordonnant d'addition « et », dans certains de ses emplois par Nokan, traduit l'opposition, concurremment avec la juxtaposition. La page 31 en offre une belle illustration avec « il y a la face lumineuse de l'existence, son côté sombre ». La virgule apparaît dans cette phrase comme un signe linguistique de l'énumération. Il s'agit, en réalité, d'une énumération contrastive qui met en parallèle deux adjectifs qualificatifs de sens opposés : « lumineuse » et « sombre ».

La petite approche linguistique révèle l'opposition comme épicerie du discours poétique. Et, effectivement, l'opposition occupe une place essentielle dans la poésie qui est principalement un jeu de pression sur le mot. « Un mot ne prend son sens que par le jeu de ses rapports d'opposition avec les autres mots de la langue » (Cohen, 2009 : 28). Il s'agit, dans le cadre de l'emploi de l'opposition par Ch. Nokan, de présenter le contraste et les contradictions comme internés même à l'existence. L'existence est faite de deux facettes indispensables à son équilibre.

Le plus important reste, toutefois, le fondement de l'opposition qui implique inéluctablement la coprésence de deux entités. Et ces deux entités, même quand il leur arriverait de ne pas toujours s'opposer, elles alternent parfois, gage de leurs auto-affirmations respectives. Pour ce faire, le lexique de l'alternance foisonnera également dans le poème au long souffle comme pour traduire cette réalité : « tantôt suave tantôt nauséabond » (p.22), « l'existence est parfois odoriférante/ de temps en temps putride » (p.22), « quelquefois.../ ...assez souvent » (p.23), « soit...soit » (pp.23-24), « ... et vice-versa » (p.24), « ...la première.../...la seconde... » (p.), « réciproquement » (p.28), « ...tantôt.../...tantôt... » (p.62). Ainsi, locutions adverbiales, adjectivales et verbales, adverbes et substantifs meublent le tissu textuel en tant qu'expression de l'alternance. L'auteur met, ici, en évidence les différentes facettes que peut présenter l'existence humaine qui refuse d'être une uniformité ou une suite logique.

La dualité est, en outre, traduisible dans la négation. C'est que, dire « non » à une vérité ou une idéologie, signifie s'y opposer, mais suppose, surtout, la possibilité d'y apporter une contradiction, une autre vérité. En effet, de ces deux adverbes d'opinion, l'affirmatif « oui » implique l'unicité, l'impossibilité de la contrariété de l'altérité, l'abnégation, la disposition à l'engagement. *A contrario*, la négation pose dans l'esprit, la présence d'un « autre », d'une différence renvoyant à l'existence d'un second. La poésie de Nokan, poésie de la dualité, est, alors, une poésie de la négation ; négation tantôt absolue tantôt relative : « je ne verrai plus », « je n'entendrai plus », « je ne travaillerai plus », « je ne danserai plus » (p.40). La page 40 donne de découvrir une accumulation de la négation absolue portant sur les verbes sensoriels. Ces négations de rupture marquent la cessation de fonctionnement des organes de sens (entendrai = ouïe ; verrai = vue). Pis encore, toute la vie se rompt avec les verbes « danser » et « travailler » qui en sont quelques-unes des manifestations. Mais, au fond, cette négation de la vie plante subtilement, mais indubitablement, un autre décor : celui de son opposé qui est la mort. La négation de la vie suggère incontestablement la mort. La négation est ainsi un reflet de la dualité. Et elle émaille l'œuvre avec d'innombrables déclinaisons notamment « il ne sera plus à même d'ouïr les chansons » (p.43), « le poète qu'il est n'aura plus la possibilité de chanter ses vers » (p.44), « ...ne sera plus à même de revoir » (p.47), « ... ne peut plus la humer » (p.47). D'autres négations apparaissent : « ne ...point » (p.37), « ne ...pas » (p.44), « ne...rien » (p.49), « ne... point » (p.49), « ne... point » (p.53), etc. Dans le cas particulier des négations, le poète s'appesantit sur la dualité entre la vie et la mort, les présentant comme deux réalités indissociables, la seconde étant la suite inévitable de la première. En outre, si la poésie de Nokan est si émaillée de marques de la négation, c'est aussi parce qu'elle est, à l'image de la poésie négro-africaine, un cri de négation, de refus : refus d'assimilation, refus de sujétion et d'assujettissement, négation de la négation. Et, la notion de la dualité permet de comprendre que

le « non » du Noir n'est pas statique, mais renvoie à des alternatives plus concrètes et plus prometteuses pour l'humanité.

Viendront, enfin, les figures de rhétorique d'opposition qui juxtaposent dans une même suite syntagmatique des idées contradictoires pour clamer, non seulement, leur existence comme donnée indispensable mais leur coprésence comme participative de l'esthétique de la chaîne parlée. Parallélismes, antithèses et oxymores seront classés dans cet ensemble. Ils ont la caractéristique commune d'intégrer les figures de construction syntaxico-sémantique. Et leur nature inspire la présence de deux éléments non conciliables. Le parallélisme, par exemple, en géométrie comme en rhétorique, appelle toujours deux réalités ; soit deux droites qui ne se touchent point soit deux idées exclusives l'une l'autre, avec, toutefois, un noyau ou une ligne de constance sémantique. Il en est de même de l'antithèse dont le préfixe « anti- » exprime l'opposition. Elle est, en rhétorique, la figure par laquelle sont opposées deux idées contraires l'une à l'autre et, en philosophie, la thèse opposée à une autre. L'oxymore est, lui, l'association, l'alliance étroite et surprenante de deux termes de sens contradictoires. « Alliance » et « association » sont éloquentes du fait qu'elles portent dans leurs sèmes la pluralité. Il est, donc, clair que dualité et contradiction, déclinaisons de la complémentarité inaliénable des entités qui meublent l'existence, sont l'essence sémantique de ces figures qui agrémentent *Les odeurs de l'existence* et dont quelques cas sont les suivants :

Antithèse : « Des sonorités inouïes/ traversent ses/oreilles étonnées,/ mais des voix/ nasillardes peuvent/ leur succéder », « Il est des instants/ où l'existence semble/ s'endormir. Mais vont éclore de/ nouvelles fleurs vivifiantes » (p.45), « L'être a dû connaître/ le matin frais ; / indubitablement, il vivra/ le soir glacé, /malgré la torride chaleur ambiante ». (p.46).

Parallélisme : « Il y en a de sublimes/ il en existe de fétides » (p.22), « l'existence est/ parfois odoriférante,/ de temps en temps putride » (p.22), « il y a des instants/ où l'être respire/ bien,/ des moments où/ l'odeur désagréable/ chatouille ses narines » (p.22), « quelquefois, la gaieté/ marche dans l'âme/ de l'être humain ;/ assez souvent, la mélancolie/ s'empare de son/ cœur » (p.23).

Oxymore : « la noire lumière existentielle » (p.34).

Huit exemples de figures d'opposition sont susmentionnés sans, d'ailleurs, être exhaustifs tant l'œuvre en regorge assez. Au-delà de leurs différentes natures, l'on retiendra les contrastes qu'elles font observer. Aussi avons-nous «s'endormir» vs «éclore» ; «le matin» vs «le soir»; «matin frais» vs «torride chaleur»; «sublimes» vs «fétides» ; «odoriférante» vs «putride» ; «respire bien » vs «l'odeur désagréable

chatouille ses narines» ; « la gaité » vs « la mélancolie » ; «noire» vs «lumière». Tous ces lexèmes et groupes lexicaux porteurs de charge oppositive se rapportent à des données de l'existence humaine. Cela peut se vérifier avec la présence de «l'être humain», «l'âme», «cœur», « narines », « oreilles », « le matin », « le soir » qui renvoient à des composantes de sa constitution ou au cadre spatiotemporel de son existence. En clair, l'essence de toute chose réside dans la possibilité d'être appréhendée par l'altérité. Même l'être n'est que par opposition au Néant ; d'où la pluralité des êtres qui animent l'univers. La poésie, littérature par excellence d'universalité, semble être l'espace approprié pour la traduction émotionnelle des antonymies de l'univers social et naturel.

2.2. LE CARACTÈRE INSAISSABLE DE L'EXISTENCE

La première implication évidente de la dualité est le caractère pluriel de son essence. C'est que la dualité renvoie au chiffre « deux » et suppose la coprésence complémentaire de deux entités. Et cette absence de monisme aboutit à une difficulté d'appréhension de la nature de toute chose. Etant donné, en effet, que rien n'est unique, il va de soi que rien n'est définitif ni donné d'avance. La donnée paratextuelle du titre, sur la question, annonce les couleurs, à plus d'un titre. Le rapport de contiguïté, voire d'appartenance liant « odeurs » à « existence » aiguillonne la curiosité en cela qu'il est teinté de surprise, du fait de ses paradoxes internes. L'odeur désigne, en effet, cette sensation que produisent sur l'odorat les émanations d'un corps. Elle est, donc, factuelle et matérielle en tant qu'elle est appréhendable par un organe de sens. L'existence, par contre, est abstraite en tant que fait d'être et de matérialité tangible, état de ce qui existe. Elle ne prend sens que dans l'esprit, dans l'intellect du sujet pensant. Sous cet angle, l'existence ne saurait avoir une odeur. Le texte inscrit, plutôt, dans une situation de caractérisation substantivale. Dans cette logique déjà, le lien entre deux signes de signifiés incompatibles rappelle encore l'idée de dualité car le matériel et l'immatériel s'entremêlent. Dans une perspective de construction sémantique de l'énoncé, le signe « odeur » devra, s'il veut donner sens à sa relation avec « existence », trahir son sens de base, se dénuder de son signifié de dénotation. « Odeurs » pourrait renvoyer aux innombrables tournures tantôt gracieuses tantôt désagréables que prend l'existence. En sus, ce titre, thématique au demeurant, traduit le projet idéologique du poète parce qu'il est un prodrome de la pluralité des éventualités liées à la vie. Dans la notation « les odeurs de l'existence », les marques du nombre expriment la diversité, reflet du caractère muable et insaisissable de l'existence qui peut adopter plusieurs postures, présenter plusieurs facettes. Telle est la première hypothèse qui constitue un pacte de lecture entre l'écrivain et le futur lecteur. Et la vérification de l'hypothèse requiert une analyse de certains fragments à l'intérieur du texte où sont redistribués les ensembles sémantiques de la pluralité : « fleurs aux couleurs diverses » (p.21), « variées sont les odeurs de la vie »

(p.22). Les adjectifs « diverses » et « variées » valent tout leur pesant d'or dans le contexte d'emploi. Et « fleurs » n'est rien d'autres que la désignation métaphorique de l'existence, celle qui fait corps avec « couleurs ».

Cette diversité des aspects de l'existence fait que celle-ci est en perpétuelle mutation, en fuite sans fin. Le poète dira ainsi que « rien ne demeure ce qu'il est tout le temps ». C'est fort de ce postulat qu'il multipliera les indices lexicaux du changement : « soudain », « puis », « désormais ». Ces adverbes de temps et d'énumération sont la traduction du changement et même de la brusquerie. Il va s'en dire qu'une étape de la vie succède à une autre sans que l'humain ne puisse empêcher cet ordre.

3. LA DUALITÉ COMME PRISME DE LA PHILOSOPHIE EXISTENTIELLE DE CHARLES NOKAN

Dans le vaste mouvement marxiste et matérialiste, Ch. Nokan fait partie des existentialistes athées qui résument la vie de l'homme à la période allant de la naissance à la mort. Point d'existence avant la vie ni après la mort. Il invite particulièrement à jouir pleinement de la vie qui est loin d'être une réalité infinie. Il a, de ce fait, toujours affecté à sa plume la mission de libérer l'homme de tout ce qui pourrait constituer une entrave à son épanouissement. Il inculque, donc, à ses lecteurs et, par ricochet, à tout être humain, la culture de l'autodétermination. L'homme doit engager toutes les luttes nécessaires à son épanouissement. Et cette lutte peut être contre lui-même, contre autrui ou contre toute autre force qui s'inscrit aux antipodes de sa réalisation, notamment, la crainte de la mort.

3.1. VAINCRE LA CRAINTE DE LA MORT POUR LA PLÉNITUDE DE LA LUTTE

S'il est une force qui ralentit le plus l'élan de combat de l'homme, c'est la crainte de la mort, laquelle englobe toutes les autres craintes : celles du châtement, de la répression, de la sanction, *etc.* qui ne sont, en réalité, que des substituts de son processus. C'est que la peur de la mort est dans le cœur de l'homme comme une angoisse existentielle face à son destin. L'homme refuse même de se représenter sa fin, tant l'idée du Néant est insupportable. Cette crainte s'explique, premièrement, par le goût poussé du plaisir lié à la vie et du confort tant intellectuel que physique. La crainte de la mort perturbe, cependant, la vie quotidienne et émousse l'ardeur de la lutte pour l'affranchissement. Elle empêche, par ricochet, l'homme de se projeter dans l'avenir puisque celui-ci développe des idées obsédantes autour de l'échéance de la mort. La crainte de la mort terrorise l'homme si bien qu'il s'abstient d'engager toute lutte pouvant lui garantir une vie libre, au point de préférer parfois une longé-

vitité dans l'aliénation à une bataille de libération qui pourrait, selon lui, se solder par la mort. L'homme est dans l'angoisse face à l'idée de la mort. Il évite tout ce qui, dans son esprit, pourrait accélérer sa mort (conduite automobile, voyage en avion, marche de protestation, grève, opposition politique ouverte, guerre de libération et toute sorte de révolution). Et pourtant, pour Ch. Nokan, « Les êtres humains/ ont toujours peur/ de la mort. Malheureusement, / leur crainte de mourir/ n'évanouira pas la mort » (p.54).

Face à une telle phobie injustifiée, A. Roupioz (2018) propose la thérapie cognitive et comportementale de la thanatophobie. Elle consiste à exposer progressivement le sujet à la situation qui déclenche sa peur jusqu'à ce qu'il réussisse à contrôler son anxiété. Le principe est d'habituer l'homme à l'idée de la mort jusqu'à ce qu'il l'admette et la banalise. C'est à cet exercice que s'essaie le poète qui tente de faire accepter la mort comme une échéance inévitable. Car l'homme n'engagera jamais la lutte de la plénitude existentielle tant qu'il ne s'affranchira pas de la thanatophobie. Ch. Nokan procèdera alors par des axiomes dans la poésie comme l'on les retrouverait dans un discours argumentatif. Les axiomes, utilisés en rhétorique argumentative et en mathématique, sont des vérités générales, des propositions indémontrables dont la vérité commande l'assentiment, et sans lesquelles la démonstration de tout ordre de vérité est impossible. La sentence affirmative « la mort suit la vie » (p.31) s'affiche comme une vérité indiscutable qui présente la mort comme réalité absolue liée à l'existence. L'antéposition du substantif « mort » à « vie », dans la chaîne parlée, suggère que tout être vivant devrait accepter d'abord l'idée de sa mort avant de prétendre aimer la vie. Vivre signifierait admettre la mort. Et d'ajouter « un temps vient où la vie et la mort mêlent leurs eaux et leurs fanges sombres » (p.45). Il s'agit de vérités absolues qui s'imposent à l'humain qui doit ainsi composer avec cette donne. Au-delà de leur caractère axiomatique, l'on y constatera une tonalité didactique et pédagogique marquée par la répétition de la même idée dans plusieurs formules variées. L'intention est de marteler la conscience du lecteur qui finira par être à la fois familiarisé et endurci à cette idée de sa fin. Plus n'est besoin de craindre la mort dans la mesure où elle adviendra tôt ou tard. Vouloir retarder l'échéance ne l'annule au demeurant pas. Et le résumé de la vie est clair pour l'auteur : « Naitre et mourir/ voilà la destinée/ des êtres et des choses » (p.63).

À ces postulats émis, le poète ajoute une sorte de structure argumentative qui réside dans la trame de l'œuvre. Le texte, en lui-même, est, en effet, une description des étapes de l'existence. Celle-ci part de la naissance et l'adolescence marquées par la grande naïveté. Elle traverse la jeunesse et ses infinies envies de dévorer la vie à satiété et dans toute sa plénitude. Viendront la vieillesse, ses maladies et incapacités physiques et, surtout, l'angoisse de la mort qui finit par imposer une saveur aigre à la vie. A toutes ces étapes, le poète n'oubliera pas d'ajouter la mort. « On nait, puis

mange avidement la vie, ressent la sombre souffrance. Puis on meurt ». (p.50). Cette description du parcours existentiel de l'homme vise à faire accepter que la mort est une étape incontournable car intégrante de la destinée de l'homme. Elle est, d'ailleurs, la plus certaine. Et de synthétiser son discours : « le poète aime à chanter la vie et la mort car elles constituent l'essence même de l'existence » (p.51). Les adverbes « fatalement » (p.33), « indubitablement » (p.34) et l'adjectif « inéluctable » (p.34), renforcent le caractère inévitable de la mort.

Cette conception de la mort dans la quête de la liberté et le bonheur de l'humanité rejoint le stoïcisme épicurien qui estime également que l'homme ne peut vivre heureux s'il est préoccupé à penser à la mort. Les deux auteurs conçoivent la crainte de la mort comme la résultante d'une confusion entre l'expérience de la souffrance et l'idée du Néant. L'homme qui craint la mort a, finalement, plus peur de la souffrance qui la précède. Or, la souffrance liée à l'idée de la mort est plus réelle que celle de la mort elle-même. Cependant, dans le dépassement d'Epicure qui enseigne le détachement vis-à-vis de la mort, Ch. Nokan envisage l'ataraxie par la banalisation de la finitude. L'admission et la banalisation de la mort constituent la condition optimale de lutter pour la jouissance de cette vie mortelle, affranchissant ainsi l'homme du faux espoir d'une immortalité quelconque ou du désir de longévité dans la souffrance.

Le disant, l'enjeu n'est point de présenter le poète comme un kamikaze ou comme un affectionné du martyr. Cette lutte contre la crainte de la mort s'explique par la lecture qu'a Ch. Nokan du bonheur. Pour lui, ce qui fait qu'une vie peut être heureuse, c'est, paradoxalement, la conscience qu'a l'homme qu'elle s'achèvera inévitablement. A la peur de la mort doit donc se substituer une conscience lucide du caractère limité de la vie, qui poussera à se battre pour profiter immensément du laps de temps à vivre. Il assigne cette mission à tous les poètes d'Afrique : « Le poète africain, fils d'un peuple dominé, et, fréquemment, d'une classe exploitée, doit prendre part à la lutte pour la libération de ce peuple, de cette classe. Son combat est donc celui de tous les opprimés, exploités. Au lieu de rechercher une vaine immortalité, il contribue à l'amélioration des conditions de vie de ce peuple. » (Z.G. Nokan, 1989: 10)

3.2. UNE INVITE À LA LUTTE POUR VIVRE HEUREUX

Ch. Nokan est reconnu pour être un passionné du plaisir à outrance. En témoigne le concept du *mindilésisme* qu'il a développé, qui émaille la quasi-totalité de ses œuvres et qui a fini par constituer sa philosophie de vie. Il en donne une définition bien clarifiée dans un article destiné à cet effet. Le terme, selon lui, « dérive des

mots [baoulé¹] *min* (monde, vie) et *dilè* (action de manger la vie, d'y adhérer). Le *mindiléisme*, c'est la manière dont l'homme s'agrippe à l'existence » (K. Konan, 1975 :315). Il s'agit donc d'une vision du monde qui invite l'homme à vivre intensément afin de se procurer le maximum du plaisir qu'offre l'existence. Le poète l'illustre si bien dans *Les odeurs de l'existence*.

Vivre intensément,
Passionnément
avant de mourir ;
voilà la devise
de l'être humain (p.51).

La jouissance à outrance et l'immense plaisir que quête Ch. Nokan à travers son concept du *mindiléisme*, ne sont, cependant, des dons d'une providence quelconque, encore moins des circonstances hasardeuses du destin. Ils seront le fruit d'une lutte acharnée pour s'affranchir et s'épanouir. Il faut, pour le faire, mettre l'homme face aux réalités de la vie qui n'est pas une continuité mais une succession d'épisodes imprévisibles et insaisissables qu'il devra dompter selon ses objectifs. Le *mindiléisme*, en d'autres termes, est la tropicalisation de l'épicurisme. L'homme devra, donc, se réveiller de ses rêves s'il veut les réaliser. Il doit également comprendre que le bonheur cohabite sans heurts avec la douleur, afin qu'il se prémunisse des dispositions nécessaires pour contrer la dernière pendant qu'il baigne dans le premier. La lutte est donc le leitmotiv du bonheur tel qu'appréhendé par le *mindiléisme* nokanien. Ainsi l'invite à la lutte ouvre-t-elle l'œuvre.

une ombre épaisse
enveloppe plusieurs
hommes et femmes
qui décident de se
dresser pour
lutter contre elle
courageusement,
vaillamment
afin que celle-ci
ne parvienne pas
à les étouffer.

1 Le baoulé est une langue ivoirienne, du grand groupe Kwa présent en Afrique de l'ouest. Il est parlé par une ethnie du même nom, vivant en Côte d'Ivoire et faisant partie du groupe culturel Akan. Les Baoulé occupent géographiquement tout le grand centre de la Côte d'Ivoire, avec plusieurs colonies à l'ouest et au sud-ouest du pays.

L'incipit de l'œuvre décrit éloquemment la configuration de l'existence. Celle-ci n'est point un nid de bonheur donné d'avance, mais un entremêlement, un tourbillon de trublions ligués contre le bien-être et la gaieté du vivant. Le syntagme nominal « une ombre épaisse » et le verbe « enveloppe », constituent la métaphore hyperbolique des difficultés et leurs effets sur l'être humain. L'emploi du verbe « envelopper » traduit que l'homme est, par essence, encerclé, emprisonné par un entrelacs de carcans qui rendent pénible son existence. L'unique voie de leur endiguement est la lutte qui est conditionnée par la volonté, la décision. L'inauguration du discours poétique par cette réalité présente l'hostilité comme barrière dressée à l'entrée du bonheur et, également, le combat comme la clef qui la dynamite.

L'incipit de l'œuvre entretient également une corrélation idéologique avec certaines données péritextuelles, en l'occurrence, les épigraphes. Les épigraphes sont, en effet, des citations ou sentences placées au début d'une œuvre pour en indiquer l'esprit ayant inspiré ou guidé l'écriture. G. Genette (2012) dira, à ce niveau, que les épigraphes constituent des devises d'auteur. Et d'ajouter qu'elle est plus une caractéristique des œuvres d'idées que de la poésie et du roman. Ch. Nokan inscrit quatre notes épigraphiques en exergue de son œuvre. Celle-ci intéresse l'analyse en cela qu'elle intègre son axe : « l'espoir de certaines gens et de tous les peuples quant à un avenir radieux réside dans la lutte contre eux-mêmes, les exploités et la mort, bien que celle-ci soit inévitable quelque jour. » (p.20).

Si, comme l'affirme G. Genette, l'épigraphe est beaucoup plus valable pour les œuvres d'idées que pour les discours poétiques, il va s'en dire que le choix du genre poétique par Ch. Nokan n'est qu'un prétexte et que son œuvre se veut plus un conglomérat d'idées dont le condensé est présenté dans l'épigraphe qui n'est autre chose qu'une devise. Il y voit la vie comme une quête perpétuelle du mieux-être à travers la lutte acharnée contre toutes les entraves dont la crainte de la mort.

Nokan invite ainsi l'homme à œuvrer à sa réalisation et à son épanouissement en se débarrassant de la crainte de la mort. La lutte ne doit pas être contre la mort qui est inévitable, mais contre une vie malheureuse.

CONCLUSION

Les odeurs de l'existence est beaucoup plus une œuvre philosophique que poétique. Mieux, une œuvre poétique qui ouvre aisément ses vannes à la philosophie, comme si les deux disciplines étaient complémentaires. L'auteur la conçoit comme le substrat de sa conception de l'existence qui est une dualité, un entremêlement de faits contradictoires qui constituent son charme. Cette dualité existentielle est poé-

tiquement traduite par une prosodie qui se situe entre la rupture et le conformisme, en vue de sensibiliser le lecteur à l'évidence de la vie. Calquée sur le modèle de la poésie de la liberté, des vers libres, l'œuvre intègre des opus de calcul métrique avec la présence de rimes et de vers isosyllabiques. Elle est ainsi à l'image de l'existence qui est un entremêlement de tout.

Le choix du lexique est également évocateur par l'emploi massif de termes expressifs de la négation, de l'alternance, de la pluralité et de l'opposition. Il concourt à une intégration harmonieuse d'idées divergentes, voire contradictoires. Le poète entend refléter la multiplicité des fortunes de l'existence. La vie n'est point une succession linéaire et rectiligne de données prévisibles, mais, plutôt, une courbe aux allures surprenantes, aussi bien agréables qu'encombrantes.

La visée philosophique du poète est de sensibiliser l'homme à la réalité dualiste de l'existence. Laquelle existence commence par la naissance et s'achève à la mort. Il procède, pour ce faire, à la thérapie cognitive en faisant accepter à l'homme sa condition de mortel, considérant la crainte de la mort comme un frein à la lutte et au combat libérateur. Ch. Nokan quête, pour l'homme, la liberté et l'épanouissement durant l'existence. Dans son engagement politique et littéraire, le poète et combattant ivoirien épouse l'idéologie surréaliste qui, dans sa dimension politique et idéologique, considère l'art comme un moyen de « changer la vie ».

La poétique de la dualité chez Nokan démontre, enfin, la porosité des vannes entre la poésie et la philosophie. La poésie se révèle ainsi comme un canal aussi fluide que tangible pour la diffusion de l'idée, à l'instar du discours méthodique et logique. M. Heidegger aura alors raison d'affirmer qu'il faut la poésie pour donner un souffle nouveau à la philosophie. Il y va de la dualité complémentaire entre la philosophie et la poésie, entre l'idée et son expression.

BIBLIOGRAPHIE

COHEN Jean (2009), *Structure du langage poétique*, Paris, Flammarion.

CAMPA Laurence (1998), *La poétique de la poésie*, Paris, SEDES.

GERARD Genette (2012), *Seuils*, Paris, Seuils.

KONAN Kacou (1975), « Mindiléisme et art », in *Annales de l'Université d'Abidjan*, série D, Lettres, Tome 8.

LEUWERS Daniel (2001), *Introduction à la poésie moderne et contemporaine*, 2^{ème}

édition, Paris, Nathan.

NOKAN Charles (2006), *Le combat de Sroan Kpah*, Lomé, Les éditions de la Rose Bleue.

NOKAN Zégoua Gbessi (1989), *Cris*, Abidjan, CEDA, coll. « Poésie ».

NOKAN Zégoua Gbessi Charles (2014), *Yah et Môni* suivi de *Les odeurs de l'existence*, *Le lavage de la vie*, *Le testament*, Abidjan, Les Classiques ivoiriens.

PETREMENT Simone (1947), *Le dualisme chez Platon, les gnostiques et les manichéens*, Paris, PUF.

ROUPIOZ Alexane (2018), « Tout savoir sur la peur de la mort », [https:// www.pas-seportsante.net](https://www.pas-seportsante.net), consulté le 26/02/2020.